

Héroïsme...

Kawkab al-Sharq, 19 février 1934

Oui — un véritable héroïsme, du genre le plus noble que les hommes aient jamais connu, tout au long de leur propre histoire, ancienne et moderne à la fois, un héroïsme reposant sur cette même grandeur que tous les hommes aiment véritablement, où tous les hommes trouvent véritablement réconfort — une grandeur qui suscite l'admiration, dans l'âme des grands, et suscite l'amour, et une réelle affection, dans l'âme des humbles, entourant son propre possesseur d'une atmosphère véritablement pure, et limpide, de la propre vénération des hommes pour lui, de leur propre amour sincère pour lui, de leur propre adoption de lui, comme modèle même le plus élevé, pour tout ce à travers quoi se complète véritablement la propre virilité d'un grand homme — un héroïsme du genre le plus noble que les hommes aient jamais connu.

Voilà précisément l'héroïsme dont se distingua le roi Albert, martyr des Belges, avant-hier — il vécut la propre vie d'un héros, et mourut de la propre mort d'un héros, et les hommes parleront, jusqu'à la fin même des temps, de sa propre grande vie, exactement comme ils parleront, jusqu'à la fin même des temps, de sa propre grande mort.

Tout homme demeure véritablement exposé, à rencontrer précisément ce que rencontra le roi Albert lui-même — son propre pied glissant, s'effondrant du sommet même vers les profondeurs en contrebas, la mort le rattrapant, au milieu de tout cela. Mais les rois eux-mêmes se trouvent rarement exposés, à quoi que ce soit ressemblant véritablement à ce qui frappa ce même roi — cherchez tant que vous voudrez, parmi les rois, et les présidents, voire parmi les chefs, et les seigneurs, parmi les plus nobles, et les plus riches des hommes, ceux qui s'aventurent, pour faire de l'exercice, entièrement seuls, sans nulle escorte, sans nul suivant, sans nulle avant-garde les précédant, sans nul renfort les suivant.

Cherchez tant que vous voudrez cet homme même de rang véritable, qui s'aventure, pour faire de l'exercice, accompagné de rien d'autre qu'un seul serviteur, qui s'aventure, pour faire de l'exercice, conduisant lui-même sa propre voiture, qui atteint son propre terrain d'exercice, et laisse son propre serviteur, dans la voiture, gravissant la montagne, entièrement seul, sans compagnie, exactement comme pourrait la gravir l'homme le moins important qui soit, le plus humble, et le plus

insignifiant — continuant de grimper, entièrement seul, sans compagnie, jusqu'à se tenir au sommet même — son propre pied glissant alors, la mort le rattrapant, entièrement seul, sans compagnie, une fois de plus — son propre serviteur s'inquiétant alors véritablement, de son propre retard, et faisant appel à la police, et à d'autres encore, pour le rechercher.

Et les hommes continuent de chercher, et de fouiller les environs, jusqu'à ce qu'ils trouvent enfin son propre corps, petit, et pourtant grand, gisant, dans quelque ravin, en contrebas — le portant, exactement comme l'on porte tout corps humble, et le ramenant, au palais royal, exactement comme les plus modestes des hommes ramènent, avec les plus modestes des hommes, vers les plus modestes des demeures, et des chaumières.

Une mort véritablement grande, pour un homme véritablement grand — une mort dépeignant exactement à quel point certaines âmes, chez certains hommes, s'élèvent véritablement, au-dessus des ornements mêmes de la vie, et de ses propres fausses parures de majesté, jusqu'à ce qu'ils méprisent véritablement les ornements mêmes de la vie, et ses propres fausses parures de majesté, et parviennent, enfin, à la vie même méritant véritablement ce même nom, atteignant la majesté même méritant véritablement ce même nom.

Une mort véritablement grande, pour un homme véritablement grand — une mort dépeignant exactement à quel point une philosophie véritablement simple, et modeste, de la vie, peut élever l'âme même de certains hommes, jusqu'à la dépouiller de tout ce à quoi les hommes s'attachent ordinairement, l'élevant à des hauteurs que les hommes n'ont pas coutume d'atteindre — parvenant, en fin de compte, à l'égalité véritable dans la vie, dans le sens le plus fin même de ce même mot, puis aussi, à cette autre même égalité, en laquelle tout homme croit véritablement, n'admettant nulle réelle discussion, ni débat, du tout — étant bien trop évidente par elle-même, bien trop claire, pour jamais supporter discussion, et débat — une égalité que les hommes n'aiment même véritablement pas mentionner, ni évoquer du tout : l'égalité, devant la mort elle-même.

Une mort véritablement grande, pour un homme véritablement grand — une mort dépeignant ce même héros comme celui s'étant déjà rendu égal, dans la vie même, aux autres hommes, car il savait déjà véritablement, et estimait véritablement, que la nature elle-même l'avait

déjà rendu égal à eux, dans la mort — jamais dupé, par ces mêmes conditions passagères, et ces apparences, qui lui avaient accordé, parmi les hommes, de son propre vivant, une position véritablement distinguée, une place véritablement exaltée — croyant, plutôt, seulement en ces mêmes vérités élevées, et éternelles, le distinguant, des autres hommes, par son propre cœur intelligent, son propre caractère satisfait, son propre jugement sain, sa propre patience semblable à nulle autre patience, sa propre fermeté égalée par nulle autre fermeté.

Cet même homme monta sur le trône belge — et à peine s'y était-il établi, qu'il consacra la totalité de sa propre vie, à son propre peuple, sa propre âme véritablement satisfaite, de renoncer à tout ce à quoi l'âme même des autres hommes ne pourrait jamais véritablement se résoudre à renoncer, pour l'amour de ce même peuple. Il ne travaillait que pour eux, ne pensait qu'à eux, ne trouvait le bonheur qu'à les voir heureux, ne trouvait le contentement qu'à les voir en paix. La vie, de son propre temps, demeurerait une vie de paix, et il poursuivit donc, au service de son propre peuple, les propres chemins de la paix — jusqu'à ce que, sentant venir la guerre, il se prépare, à la guerre, s'efforçant véritablement de fortifier son propre peuple, et de le préparer, à quelque catastrophe qui pourrait venir. Et lorsque la guerre vint effectivement, elle ne trouva en lui nul homme négligent, nul homme frivole, nul homme faillissant à son propre devoir — ne trouvant, en particulier, nul homme égoïste, nul homme hésitant, nul homme faible, nul homme méprisant sa propre dignité, nul homme prenant à la légère ce que la vertu même exige, des nations libres, et indépendantes : vaillance, et sacrifice, en noble défense de la liberté, et de l'indépendance.

Ceux qui se souviennent des propres premiers jours de la Grande Guerre se souviennent, au même moment, exactement de ce qui emplissait leur propre âme, d'une admiration véritable, pour cet même homme — un homme jamais ignorant, jamais arrogant, un homme qui estimait véritablement la propre force de son propre peuple, la mesurant à celle de l'Allemagne même, et savait véritablement, avec une parfaite connaissance, qu'il était bien trop faible, pour résister à ce même ennemi, dont les propres forces ne connaissaient nulle limite véritable — mais qui ne faiblit jamais, pour tout cela, ni ne se rendit, ne pensant à rien d'autre qu'à l'honneur, et à la dignité, ne pesant jamais la dignité contre le simple avantage, ne doutant jamais de la force du droit, si faible qu'elle parût, ni de la faiblesse du mensonge, si fort qu'il parût.

Oui — ceux qui se souviennent des propres premiers jours de la guerre se souviennent aussi de ce même langage ferme, et enflammé, que ce même roi adressa jadis, à son propre ennemi insolent, comme il l'appelait lui-même, et à sa propre noble nation, comme il l'appelait lui-même. Et ceux qui se souviennent de la guerre se souviennent, avec elle, exactement de la patience avec laquelle cet même homme supporta ses propres catastrophes, de la fermeté avec laquelle il résista à ses propres calamités, de la manière dont la propre victoire de l'ennemi ne le poussa jamais au désespoir, dont la propre défaite de son propre allié ne le poussa jamais à la désespérance, dont son propre cœur s'emplit, d'une foi véritable, dans le droit, sa propre âme se précipitant, vers le sacrifice, pour la cause même du droit — comment il s'offrit lui-même, en effet, s'offrit lui-même, à chaque heure même, de la propre durée de la guerre, en rançon pour son propre peuple, et comment il demeura, sur ce qui lui restait, de sa propre patrie même, faible, en apparence, mais véritablement fort, en réalité ; vaincu, en apparence, mais véritablement victorieux, en réalité — victorieux, non pas seulement sur l'Allemagne seule, victorieux non pas seulement sur l'Allemagne, et ses propres alliés, victorieux non pas seulement sur ces mêmes catastrophes, et calamités, l'assiégeant, le prenant en embuscade, encore et encore — mais victorieux, plutôt, sur le monde entier, sur l'humanité tout entière ; car il avait triomphé, d'abord, de lui-même, s'enseignant lui-même comment s'élever au-dessus des événements, comment s'élever au-dessus de la calamité, comment ne jamais accorder au désespoir, ni au doute, nul chemin véritable vers lui-même.

La guerre s'acheva alors, et la victoire vint, à ce même roi, et à ses propres alliés, et il retourna, à sa propre capitale, véritablement victorieux, et noble — jamais rendu arrogant, par le triomphe, jamais rendu téméraire, par la victoire, ne convoitant jamais, de son propre peuple, ni de nul autre, honneur, révérence, ou récompense — rien du tout ressemblant à nulle réelle récompense, quoi qu'il eût déjà enduré, quoi qu'il eût déjà sacrifié, quelle qu'eût été l'excellence de son propre service, à sa propre patrie — car il ne croyait jamais avoir fait davantage, que d'accomplir son propre devoir national, exactement comme tout autre membre de son propre peuple l'aurait accompli. Il avait simplement porté les propres fardeaux de la guerre, tant que la guerre elle-même durait — et une fois sa propre flamme enfin éteinte, il porta plutôt les propres labeurs de la paix, exactement comme les rois devraient véritablement porter les propres fardeaux de la paix. Il avait été véritablement épuisé, véritablement usé, tout au long de la guerre —

mais ne se reposa jamais, ne trouva jamais de repos, en temps de paix non plus, échangeant simplement un épuisement contre un autre, un labeur contre un autre, une épreuve contre une autre — ne peinant jamais pour lui-même, ne travaillant jamais pour lui-même, ne pensant même jamais à lui-même — son propre labeur, sa propre peine, sa propre pensée entière, en guerre comme en paix, demeurant entièrement pour son propre peuple, et pour son propre peuple seul.

Ceux qui se souviennent de la Grande Guerre n'oublieront jamais la propre vaillance du roi Albert, et ceux qui se souviennent de la paix qui suivit n'oublieront jamais le propre dévouement du roi Albert, à son propre peuple, et sa propre assistance envers lui, dans chaque domaine de la vie. Il se révéla un arbitre véritablement excellent, entre les partis politiques, à son propre meilleur, incarnant justice, équité, impartialité désintéressée, et véritable élévation, au-dessus de la simple rivalité. Il se révéla un mécène véritablement excellent, du savoir, et de la littérature, à son propre meilleur, encourageant les savants, et les écrivains, à rechercher, et à produire, les tentant vers la recherche, les tentant vers la production, créant, pour eux, des moyens d'assistance qu'ils n'imaginaient eux-mêmes jamais pouvoir obtenir — leur accordant, de sa propre fortune, leur accordant, aussi, de la fortune d'autrui, par sa propre sollicitation, appelant d'autres, à donner aussi, n'hésitant jamais, à endosser le rôle même de défenseur, pour des souscriptions soutenant le savoir, et la littérature, non pas seulement au sein de sa propre patrie, mais à travers chaque pays civilisé, et cultivé, par ailleurs.

Il ne se révèle guère étrange, alors, qu'un roi comme ce même roi ait obtenu précisément le genre d'amour que son propre peuple lui portait, son propre dévouement véritable envers lui. J'ai moi-même visité la Belgique, il y a plus de dix ans désormais, y arrivant, le jour même où les Belges eux-mêmes célébraient l'anniversaire même du Roi — et j'ai déjà décrit, ailleurs, exactement ce qui emplissait ma propre âme, d'une admiration véritable, à l'amour même du peuple belge, pour son propre roi, et à la joie véritable du peuple belge, en son propre jour de fête royale.

Ce même jour de fête n'était jamais simplement la propre fête du Roi, ni la propre fête du peuple, pris collectivement — c'était, plutôt, un véritable jour de fête pour chaque membre du peuple, un jour de fête au sein de chaque famille, un jour de fête partout, un jour de fête véritablement sincère, et pur. Je l'ai vu moi-même, une fois qu'il eut invité les propres membres du congrès historique, à son propre palais : une fois

qu'il les eut tous reçus, exactement comme les rois sont reçus d'ordinaire, leur serrant à chacun la main, offrant à chacun quelque parole ordinaire de courtoisie — j'ai regardé, et j'ai trouvé tous les délégués mêmes du congrès, ensemble, dans une seule pièce, rassemblés autour du thé, le Roi, et sa propre famille, parmi eux, exactement comme vous-même pourriez l'être, exactement comme moi-même pourrais l'être, parmi les invités, se déplaçant d'un endroit à l'autre : parlant à celui-ci, puis parlant à celui-là, s'attardant, en conversation, avec les savants qu'il connaissait déjà — et combien il en connaissait déjà ! — gardant sa propre conversation brève, mais véritablement gracieuse, avec ceux qu'il n'avait jamais connus auparavant, trouvant, dans chaque cas, quelque chose de véritablement digne d'être dit, recevant, dans chaque cas, avec un esprit véritable, une bonté, et une chaleur, tout ce qu'il arrivait d'entendre, quel qu'en fût le locuteur. Là, j'ai compris que la monarchie pouvait véritablement s'accommoder de la démocratie elle-même. Là, j'ai compris que la monarchie n'avait pas à être précisément ce que certains Européens eux-mêmes en dépeignent.

Cette même chose, qui refuse d'évoluer, qui résiste au propre progrès de la vie — non, plutôt, elle peut se révéler quelque chose accommodant véritablement l'avancement même des hommes, l'avancement même de leur propre esprit, de leur propre cœur, de leurs propres sentiments, et leur propre besoin véritable, de liberté, et d'égalité. Là, j'ai compris que la monarchie, comprise selon précisément ces mêmes lignes, n'est pas, comme le prétendent ses propres rivaux, quelque simple relique des siècles passés — elle demeure, plutôt, un système véritablement viable, véritablement capable de perdurer, véritablement productif, fécond, et utile.

Là aussi, j'ai compris exactement quel amour véritable, les peuples libres d'Europe, portent à leurs propres rois, et exactement quel amour véritable les rois eux-mêmes portent, à leurs propres peuples — et exactement comment un trône européen peut véritablement perdurer, tandis que d'autres trônes européens, tout autour de lui, s'effondraient déjà, au lendemain même de la Grande Guerre.

Le roi Albert demeura un exemple véritablement bon, et un modèle véritablement excellent, aussi, non pas seulement pour son propre peuple, mais pour sa propre famille tout entière également : les hommes se souviennent exactement comment sa propre belle-petite-fille, la propre épouse du prince héritier — future reine même de Belgique — avait coutume de sortir, pour promener son propre fils, poussant sa propre

petite voiture, exactement comme n'importe quelle femme, parmi les femmes du peuple, pourrait pousser la voiture de son propre petit fils.

Ce même désastre, qui a frappé le grand peuple belge, en son propre grand roi, n'est nulle petite affaire — il n'est guère confiné à la seule Belgique, étant, plutôt, une véritable calamité pour l'humanité tout entière elle-même, dans la perte d'un modèle véritable, parmi les propres idéaux les plus élevés de l'humanité, de l'homme véritablement complet. Que Dieu accorde à la famille royale belge une réelle consolation, pour son propre chef ; que Dieu accorde à la Belgique une réelle consolation, pour son propre grand homme ; et que Dieu accorde à l'humanité elle-même une réelle consolation, pour cet même idéal suprême et éternel.